

Chapitre 4

Charnier

Aymeric avait passé la nuit à même le sol sous un arbre. Il avait fait froid mais il avait bien dormi quand même. Ça faisait trois mois que les camions de ravitaillement n'amenaient plus que des munitions et de la nourriture. Toujours en quantités insuffisantes. Plus de tentes, plus de hamacs... plus de masques à gaz, plus de casques... Aymeric ne s'en plaignait pas. La guerre n'est pas une promenade de santé. En fait, il aimait presque ça. En temps de paix, il était du genre à partir en montagne avec un couteau de chasse et une pelote de ficelle pour tout équipement. C'était là, dans les conditions les plus difficiles, qu'il trouvait les rai-

sons de vivre. De retour dans le confort de la ville, il déprimait un peu. Ici comme dans la montagne, on tue ou on meurt.

Aymeric vérifiait machinalement chaque levier de son automatique. Il faisait toujours ça avant l'assaut. Il l'avait déjà fait la veille et encore une fois le matin, mais il fallait occuper ses mains. L'attente était lourde d'angoisse dans l'obscurité du tunnel. C'était le pire moment d'une bataille. Une fois lancé, il n'y avait plus de questions, plus de peurs, l'adrénaline effaçait tout.

Il jeta un œil à son grenadier. Tout enharnaché qu'il était dans son lance-grenade, il avait l'air d'un cyborg. Mais la comparaison s'arrêtait là. Le pauvre tremblait de toutes ses écailles. Le stress d'avant l'attaque. Un comportement on ne peut plus saurien. Ses doigts tambourinaient sur la poignée de commande. Aymeric posa une main derrière son cou. « Tout va bien ». Il n'avait rien trouvé de mieux à lui dire. Effectivement, le grenadier se lécha les lèvres et ses tremblements s'atténuèrent.

Et tout à coup, il ressentit la vibration de son bracelet. Rouge, le convoi avait été repéré. Il appuya sur le bouton du tunnelier qui se mit en branle aussitôt pour creuser le dernier mètre. Il épaula son automatique.

Le tunnelier perça la surface et sortit à l'air libre. Ses boucliers se déployèrent aussitôt et Aymeric se jeta hors du trou d'un bond. Il se mit à l'abri derrière l'écran et déjà il entendit des impacts de balles sur le blindage. Il planta son automatique dans le matelas de gel prévu à cet effet et fit fendre l'air à quelques rafales. Le convoi ennemi avait déjà commencé à déployer ses boucliers. « Dépêche ! » hurla-t-il à son grenadier. Ce dernier était encore en train de s'extirper du trou. Il était bien plus lourdement chargé.

Tout à coup un fracas épouvantable lui traversa les protections auditives. Il fut jeté au sol et bientôt une pluie de petites mottes de terre le recouvrit. Ils ont de l'artillerie ! Il se dressa sur ses coudes. Il y avait un cratère fumant de six mètres de large à quinze mètres de là. Le tunnelier n'avait pas bougé, son grenadier était toujours sur pied, stabilisé par les jambes déjà déployées de son lance-grenade. « Vise le tank ! » lui cria Aymeric. Il ne savait pas si c'était un tank, mais il fallait bien crier quelque chose. La première grenade partit. Aymeric se releva, il se remit en position juste à temps pour voir trois camions se faire projeter en l'air par l'explosion de la grenade. Il tira au hasard. Ses balles à pulpe étaient de faible efficacité contre

leur blindage, mais on n'était pas à l'abri d'un coup chanceux. Et ça empêchait les fantassins de venir les déloger. Déjà une deuxième grenade partait. Et il fut à nouveau jeté au sol par la déflagration d'un nouvel obus. Cette fois il ne perdit pas de temps à chercher le cratère, mais c'était encore plus proche.

« Je l'ai eu » entendit-il le grenadier crier alors qu'il se relevait. Il regarda du côté de la colonne juste à temps pour voir les restes d'un tank retomber à côté d'un fantassin. Aymeric sourit. « OK, on finit le travail proprement. Je parie que tu peux tous te les faire avec juste deux grenades de plus »

Chapitre 11

Totale panique

SERGE fut réveillé par la sonnerie de son portable. Fronçant les sourcils, il leva l'écran à ses yeux. C'était un numéro SIP inconnu. Fronçant les sourcils encore plus, il appuya sur le bouton de rejet. Une voix sortit du haut parleur. Il y avait un bug sur cette machine et elle prenait parfois les appels rejetés : « Serge ? Can you hear me ? » Serge poussa un gémissement de dépit et porta l'appareil à son oreille : « Who is it ?

— It's Viktor, you hear me ?

— Oui oui, c'est quoi ces conneries d'appeler en pleine nuit, sans envoyer de message ? Et pourquoi tu n'utilises pas ton adresse ?

— Serge, fuck it ! Écoute-moi, c'est super-important.

— OK, quoi ?

— Il faut que tu viennes Serge, ici, à Göteborg, aussitôt que possible, c'est très important. Je ne peux pas t'en dire plus. Il faut que tu viennes demain ! Serge, j'ai vraiment besoin que tu viennes. Demain, c'est d'accord ?

— Quoi ? T'es plus à Paris ?

— Ça fait des mois que je suis rentré en Suède. Serge, je t'en prie ! » Serge vérifia l'écran de son appareil. Adresse inconnue.

— Pourquoi tu n'appelles pas de ton adresse, tu me fais flipper Viktor.

— Serge, c'est bien moi. J'ai toujours la déclaration que tu avais écrite pour Chrissy et que tu m'as demandé de lire pour toi. C'est bien moi Serge, je peux pas t'en dire plus, viens demain. T'es où là ? » Le cœur de Serge se mit à battre la chamade. *Il me dit ça pour m'assurer que c'est bien lui. Un détail connu seulement de lui et moi.* C'était du sérieux.

— Je suis... euh... J'arrive par le premier avion, promis.

— Envoie-moi l'heure d'arrivée sur une adresse email temporaire, n'utilise aucun de mes contacts habituels.